

# L'Aristoloche

Journal instructif et satirique paraissant quand il veut

n° 24

Rédacteur : Pierre de Laubier – Abonnement : pierredelaubier.e-monsite.com

8 mars 2016

« J'ai longtemps cherché le moyen de me faire haïr de mes contemporains. » — LEON BLOY.

## Bouche à feu

**A** l'issue d'un premier cycle de vingt-quatre numéros, force est de constater que *l'Aristoloche* n'a pas atteint tous ses objectifs. Ses vues lumineuses et ses projets indiscutables, susceptibles de résoudre les grandes questions politiques et sociales, n'ont pas rencontré l'écho escompté. La raison en est simple. L'auteur a négligé de suivre une règle sans laquelle toute discussion est vaine : insulter son interlocuteur.

**L**a double vocation de *l'Aristoloche* est d'être à la fois instructif et satirique. A vrai dire, il est difficile de décider laquelle des deux il a manqué le plus. Il est probable qu'une partie de ses lecteurs le considèrent comme exclusivement instructif, l'autre comme satirique seulement. Reste qu'aucun numéro de cette publication n'a attiré sur son auteur les torrents d'injures qu'il se délectait à l'avance de recevoir. C'est dommage, car, chaque fois que je me suis lancé dans une entreprise vraiment utile, un nuage de reproches, de calomnies et d'avanies s'est abattu sur moi.

Quand, dans un cadre bien différent, j'ai rédigé mes premiers articles, on m'a donné le conseil de ne jamais oublier de parler – ne serait-ce que de manière allusive, voire subliminale – des seuls sujets susceptibles de capter l'attention du public : l'argent et le sexe. L'un et l'autre ramènent en effet les questions les plus épineuses, les plus obscures, voire les plus éthérées, à leur aspect pratique. Sans ces points de repère, le lecteur ne saurait accorder à une nouvelle autre chose qu'une curiosité fugitive.

Je ne regrette toutefois pas beaucoup de ne pas avoir suivi ce conseil à la lettre cette fois-ci,

car il s'applique aux organes d'information, et *l'Aristoloche* ne traite de l'actualité que quand elle rejoint les préoccupations les plus élevées. Par contre, omettre d'insulter son interlocuteur – le lecteur, en l'occurrence – a été une erreur.



Le premier avantage du langage injurieux ou simplement désagréable est que le vocabulaire du dénigrement est bien plus riche que celui de l'éloge. Il contient d'innombrables nuances que les compliments sont loin d'offrir. Toutefois, deux institutions s'opposent à l'usage des injures : la première est la bonne éducation, et la seconde est la justice (ou, pour mieux dire, les tribunaux).

Commençons par la seconde. Longtemps, les affronts se sont lavés dans le sang des duels, pour les gens de qualité, à coups de poings, de surin

ou de bâton pour les autres. Si cette époque est révolue, c'est moins par déclin de l'esprit belliqueux que par un recul constant de la sphère privée. Désormais, les points d'honneur, comme tous les autres, ne se règlent plus entre particuliers mais reposent entre les mains du gouvernement et de son administration de la justice. C'est fâcheux, dans un sens, car la résolution de ces conflits par la force (allant parfois jusqu'à la mort) avait une vertu dissuasive. Les gringalets, imités par les plus prudents, y regardaient à deux fois avant de demander réparation sur le pré. A présent qu'il suffit de porter plainte, même les grippe-sous sont tentés de le faire, alléchés par la perspective d'une réparation en argent.

### **A fleuret moucheté**

Toutefois, la crainte des procès a fait reculer la pratique de l'injure publique, notamment dans le cadre de la compétition politique. La conséquence a été la baisse de l'intérêt porté à la chose publique. Car l'insulte est nécessaire à la vitalité du débat. Le combat à fleuret moucheté, savoureux en petit comité, ne remue pas les foules. De même, la camomille n'est pas une boisson propre à assurer le succès des bals populaires. Il est donc paradoxal de constater que la démocratie a entraîné le déclin de l'insulte, qui faisait bon ménage avec les régimes aristocratiques.

Ce déclin, signe de la disparition du débat politique, pourrait amener à déduire que la démocratie sous laquelle nous vivons est factice. Mais une conclusion plus immédiate est que l'insulte n'a rien de vulgaire en elle-même. Prononcer les mots maroufle, paltoquet, chenapan, clampin, gourgandine, et bien d'autres, ne saurait être une marque de vulgarité.

Parfois, pourtant, l'insulte requiert le recours à la grossièreté. Il ne faut pas en avoir peur. Ce qui révolte les gens bien élevés, ce ne sont pas les gros mots. Il est moins contraire aux bonnes manières de prononcer le mot « cul » que de laisser une trace de rouge à lèvres sur le bord de son verre ou de mettre les coudes sur la table. Un traité de l'insulte serait un complément indispensable aux manuels de savoir-vivre, mais la place manque ici. Signalons seulement que, pratiquée avec tact et bon sens, elle a sa place dans les milieux les plus élégants comme les plus canailles.

Reste à savoir si elle est efficace. Une personne de ma connaissance, écrivant à son député, avait commencé sa lettre par cette formule : « Monsieur le député... » Je lui conseillai de la remplacer par celle-ci : « Vieille fripouille... » Je lui expliquai qu'ainsi, elle attirerait l'attention de

son correspondant, ou plutôt qu'elle ferait en sorte que sa secrétaire, au lieu de lui envoyer d'elle-même une réponse toute faite, la transmettrait aussitôt à son destinataire en se disant : « Tiens, il s'agit de quelqu'un qui le connaît. » Cet exemple suffit à prouver l'efficacité de l'insulte pour établir le dialogue.

### **A boulets rouges**

La disparition de l'insulte n'est pas une chose anodine. Seuls les suppôts de Satan ne la pratiquent jamais. Jésus ne se privait pas de traiter ses auditeurs d'« hypocrites », de « chiens », d'« engeance de vipère », et les évangélistes recueillirent pieusement chacune des avanies qu'il fit subir à ses disciples. Le diable, lui, n'insulte pas ses amis mais ses ennemis. Pour circonvenir les âmes vulnérables, il prend un ton doucereux et enjôleur qui contraste avec les rudes sermons des prédicateurs. Ceux qui ne prononcent jamais d'imprécations ne croient pas à ce qu'ils disent, de même que quelqu'un qui ne dit pas « merde » quand il se donne un coup de marteau sur les doigts n'est pas un vrai bricoleur.

Pour les goûts délicats, l'insulte déguisée en compliment est indiquée, surtout à l'endroit de ceux qui perçoivent mal l'ironie. Ne dites pas : « Vous devriez le savoir, imbécile ! » mais : « Vous ne le savez pas, vous qui êtes si savant ? » Cette formule, qui renvoie l'autre à ses propres prétentions, offre d'infinies variations. A une muflerie, on est tenté de répondre : « Gros porc ! » Ce qui donne, en langage châtié : « Venant de vous, ça m'étonne pas. » Mais il sera bien mieux de dire : « ... ça m'étonne », ce qui est une insulte déguisée, et même décalée. Il est plus irritant de se faire traiter de « brave garçon » que de « crétin ». L'insulte et la litote ne s'opposent pas : elles se complètent.

Plus subtil encore : pour rallier des fidèles à votre cause, injuriez une catégorie quelconque de la population : les menteurs, les profiteurs, les vicieux... Ceux qui présentent ces tares seront les premiers à vous emboîter le pas !

L'insulte et l'humour font bon ménage, et c'est naturel : ce sont deux manifestations sublimées de l'amour. Ceux qui ne rient de rien et n'insultent personne pèchent par indifférence. Donc, si vous voulez qu'on vous écoute, insultez vos auditeurs. Bloy, dont une citation sert de devise à *l'Aristoloche*, ne me contredirait pas, mais c'est à Baudelaire que j'emprunterai le mot de la fin, avec cette salutation adressée à ceux qui prétendraient ne jamais insulter personne : « Hypocrite lecteur, mon semblable... mon frère ! » ■